

# Le dernier voyage

Pascal était un homme âgé de soixante-quinze ans. Il vivait seul, dans un petit appartement de trente mètres carrés niché au cœur du sixième arrondissement de Paris. De sa fenêtre, il observait les passants pressés, le nez collé à leur smartphone, tandis que les tourbillonnantes feuilles d'automne apportaient un peu d'harmonie à ce quartier devenu trop rapide.

Ancien comptable, Pascal avait connu la réussite. Il avait bien gagné sa vie et touchait une retraite confortable. Mais, depuis le décès de son épouse, survenu quatre ans auparavant, l'argent n'avait pour lui plus la moindre importance. C'était donc avec plaisir qu'il avait versé près de soixante pourcents de ses économies à diverses associations caritatives. Pourtant, derrière le cœur d'un homme bon se cachait celui d'un homme meurtri par la solitude.

Désormais veuf, Pascal n'avait l'occasion de voir ses enfants, vivant aux quatre coins du monde, que lors des fêtes de fin d'année et leurs appels téléphoniques s'étaient faits de plus en plus rares, voire inexistantes.

Heureusement pour lui, Isaac, Kader et Jacques, ses trois copains de toujours, ne l'avaient jamais abandonné. Amis depuis quarante ans, leur amitié s'était forgée entre quelques pause-café, à l'époque où ils étaient collègues et, lorsque l'heure de la retraite avait sonné, ils s'étaient promis de ne jamais s'abandonner. Ainsi, tous les matins, ils se retrouvaient au café du coin pour fumer, se souvenir du passé et commenter un monde qui évoluait à une vitesse folle.

Pascal avait pris l'habitude, après son passage quotidien au café, d'aller rendre visite à sa femme au cimetière. Il y allait avec son vieux vélo rouillé, suivant les conseils de son médecin qui lui avait recommandé de faire un peu d'exercices pour entretenir ses muscles fatigués. En pédalant, il pensait souvent à elle.

Il était persuadé qu'elle l'entendait encore, quelque part, et que sa propre voix permettait de combler le silence du cimetière.

Alors, devant la pierre tombale, il lui parlait de tout : des enfants absents, de ses amis, des nouvelles du quartier...

Mais ce jour-là, ses mots ne tournèrent qu'autour d'un seul sujet : « Le médecin m'a diagnostiqué un cancer du poumon. Je risque de ne pas tenir jusqu'à la fin de l'année. C'est la faute des clopes, j'en fume certainement trop. Au moins, je pourrais te rejoindre plus tôt... »

À ce moment-là, une pluie fine se mit à tomber du ciel. Serait-ce l'expression de la tristesse partagée par son épouse à la suite de l'annonce de cette nouvelle ?

Il ne prit même pas la peine de contacter ses trois enfants pour leur annoncer la nouvelle : ils feraient probablement semblant d'être émus et, au mieux, ils lui promettaient qu'ils essaieraient de venir à Paris le plus vite possible, à condition que leurs patrons ne les empêchent pas de partir pour finir telle ou telle tâche.

Pourtant, le lendemain matin, il se rendit comme d'habitude au café et annonça la triste nouvelle à ses copains d'une voix tremblante. Un long silence accompagna ce moment chargé en émotions, jusqu'à ce que Jacques le brise : « Mais tu peux guérir, Pascal ! Il y a la chimiothérapie ! »

Il esquissa un faible sourire avant de répondre que ça ne servirait à rien. Après tout, il se sentait tellement seul ! À quoi bon rester, si ce n'est pour ses amis qu'il qualifiait comme « ce rayon de soleil qui illumine la ville après des jours et des jours de pluie ». Il les aimait énormément mais il ne voulait qu'une chose : retrouver sa tendre épouse qui lui manquait plus que tout. Il leur avait rappelé qu'il croyait en la vie après la mort et qu'ils se verraient donc dans l'au-delà. Cependant, il ajouta d'un ton rempli de regret qu'il n'avait pas pu accomplir son plus grand rêve : réaliser une croisière, que ce soit au cœur des Caraïbes, sur le pourtour méditerranéen ou près d'îles paradisiaques : il aurait juste souhaité observer le soleil se coucher sur l'horizon, écouter le doux chant des vagues,

portant tellement de significations à ses yeux, et observer les oiseaux migrer vers des cieux lointains.

Ses mots résonnèrent dans les oreilles et le cœur de ses amis comme une promesse que Pascal s'était faite mais qu'il avait ensuite trahie. Les trois amis se revirent donc secrètement le soir-même pour parler de l'idée qu'ils avaient tous trois eu ce matin-là : réaliser le rêve de Pascal et lui offrir cette fameuse croisière. Mais l'inquiétude régnait en eux également : le départ était prévu dans un mois et la croisière devrait durer deux mois. Cependant, Pascal leur avait expliqué que le médecin prédisait son décès dans moins de trois mois. Ainsi, il n'était pas improbable que le décès survienne en pleine croisière. Ils prirent quand même le risque et lui réservèrent une place. Peut-être qu'il serait plus agréable pour lui de vivre ses derniers jours en écoutant le son des vagues et des oiseaux, si bruyant et silencieux à la fois, que les multitudes de voitures parisiennes et que les sonneries téléphoniques bruyantes.

Les trois amis savaient que Pascal ouvrait sa boîte aux lettres tous les après-midis. Peut-être qu'il espérait y apercevoir, perdue au milieu des multiples factures et publicités, ne serait-ce qu'une lettre ou une carte postale envoyée par ses enfants.

Ainsi, ce matin-là, aux alentours d'onze heures, alors que le quartier était très peu agité, les trois amis se glissèrent dans l'immeuble. Ils savaient que Pascal, fidèle à sa routine, effectuait sa visite quotidienne au cimetière, pour entretenir la tombe de son épouse, peut-être lui dire quelques mots.

C'est donc avec une certaine facilité qu'ils réussirent à glisser l'enveloppe, contenant le billet de croisière, dans la boîte aux lettres portant le nom de Pascal Chevrot. Un léger bruit, presque inaudible, marqua la chute de l'enveloppe au fond de la boîte métallique et la réussite de leur mission.

Lorsque Pascal revint du cimetière, à treize heures, alors qu'il pouvait apercevoir son reflet dans les flaques d'eau sur le trottoir, il s'arrêta, comme

d'habitude, acheter sa baguette de pain chez le boulanger de la rue d'à côté. Ce qu'il préférait, c'était la tiédeur réconfortante du sachet et l'odeur émanant de la croûte. Puis, il entra dans l'immeuble, attacha son vélo, et se pencha vers sa boîte aux lettres, trousseau de clés en main...

Quelle ne fut pas la surprise de Pascal quand il découvrit le contenu de l'enveloppe. Il s'était attendu à une de ces factures d'eau ou d'électricité, qui agissaient comme un rabat-joie sur lui, le temps d'une heure ou deux. Mais non. À la place, une phrase si simple, mais qui agit sur lui comme un rayon de soleil : "Billet pour une croisière en Méditerranée, du 4 octobre au 27 décembre !".

Il avait l'impression de vivre un rêve. Il n'en croyait tellement pas ses yeux qu'il relut la phrase une seconde fois : "Billet pour une croisière en Méditerranée, du 4 octobre au 27 décembre."

Une croisière... Dont il avait toujours rêvé... Le bleu du ciel embrassant le bleu de la mer, les mets raffinés aux poissons fraîchement pêchés... Tout ça lui appartenait dans à peine un mois.

Il jeta un coup d'œil au bas de la feuille. « Anonyme ». Pascal ne put s'empêcher d'esquisser un léger sourire. Anonyme ? L'écriture soignée et précise de Jacques se reconnaissait à des kilomètres. C'était la même écriture qu'il relisait chaque matin, lorsque Jacques était le bras droit professionnel de Pascal.

Mais il se jura d'agir, le lendemain matin, comme s'il avait reçu par hasard un tel cadeau et qu'il se demandait qui pouvait en être l'auteur.

« Peut-être que c'est l'un de tes enfants ! », fit semblant de supposer Isaac, après avoir bruyamment fini sa tasse de café, « Si ça se trouve, ils ne veulent tellement pas venir te voir pour les fêtes qu'ils t'ont offert ce cadeau ! »

Pascal émit un petit rire, avant de répondre que c'était possible. En vérité, il savait très bien que c'était impossible car ses amis et lui étaient les seuls à connaître ce rêve, qu'il avait gardé secret pendant des années.

Ainsi, ils jouèrent mutuellement aux ignorants chaque matin, jusqu'à celui du 4 octobre...

Il était treize heures trente. Le bateau venait tout juste de quitter le port de Nice et s'éloignait doucement de la côte niçoise.

À peine après avoir visité leurs cabines et y avoir déposé leurs valises, une voix de l'équipage conviait déjà les voyageurs à gagner le restaurant du bateau.

Pascal s'y rendit sans vraiment hésiter. Le sandwich qu'il avait mangé lors de son trajet en train de Paris à Nice l'avait bien calé mais il fallait bien marquer le début de sa croisière.

Lorsque le serveur lui demanda, bloc-notes à la main, ce qu'il désirait, Pascal fit mine d'hésiter quelques secondes avant de répondre qu'il se contenterait d'un simple café.

Le serveur disparut au bar l'instant de quelques minutes avant de revenir, la tasse fumante à la main. Pascal remercia le serveur et contempla le liquide marron, posé devant lui, avant d'approcher la tasse vers ses lèvres.

Cependant, dès que le liquide amer glissa le long de sa gorge, des souvenirs lui vinrent à l'esprit : la voix grave de Jacques, les fous rires interminables d'Isaac, l'haleine de Kader, portant tabac et café...tout revint d'un seul coup.

C'était Kader qui l'avait conduit à la gare ce matin-là, aux alentours de cinq heures trente, alors que les rues étaient encore sombres et qu'il n'y avait pas un chat dans la rue. L'au revoir fut plus que terrible. Il fut presque cruel. Ils s'étaient enlacés, sans bruit, conscients que ce moment pouvait bien être le dernier qu'ils passaient ensemble.

La veille, Pascal avait fait ses au-revoir à Jacques et Isaac. Il les avait serrés fort contre lui, tout en leur jurant que, s'il ne revenait pas de son voyage, ils se reverraient dans un autre monde. Un monde plus beau et où les promesses ne se brisent jamais.

Ce fut à ce moment-là qu'il sentit son vieux Nokia vibrer dans sa poche : Il s'agissait d'un message de Jacques : "Alors, il est parti ton bateau ? On t'appelle demain matin avec les copains !"

Ce message lui fit chaud au cœur, malgré le vent marin passant entre les fenêtres entrouvertes. Il lui répondit que le bateau avait quitté le port niçois depuis près d'une heure et qu'il avait hâte qu'ils l'appellent.

Puis, soudainement, une pensée lui traversa l'esprit : il n'avait pas prévenu ses enfants qu'il ne serait pas à Paris pour les fêtes, qu'il soit en train de fêter Noël avec les passagers, près des belles côtes maritimes, ou qu'il soit parti vers un autre monde. Il décida cependant de ne rien leur envoyer. Ce serait leur petite punition pour avoir ignoré leur père le reste de l'année.

Satisfait et fier de sa punition, Pascal se dirigea vers le comptoir pour payer sa tasse de café, bu jusqu'à la dernière goutte, mais qui avait conservé cette odeur remplie d'amertume.

Après avoir laissé un petit pourboire au serveur, il s'empressa de quitter l'intérieur du bateau, excité à l'idée de pleinement pouvoir vivre son rêve.

À peine sorti, il sentit l'odeur de l'eau salée emplir son nez. Le vent lui fouettait le visage et faisait voler le peu de cheveux qui demeuraient sur son crâne.

Le ciel était si bleu qu'il paraissait irréel pour un mois d'octobre et le soleil brûlait ses bras nus, tandis que ses rayons semblaient danser sur les vagues agitées.

À ses côtés se trouvaient un couple accompagné d'un petit garçon ; probablement leur fils. Le petit, les yeux brillants, demanda à son père s'il pouvait monter sur ses épaules. L'homme accepta d'un air fatigué et expliqua à son fils : "Tu vois, les rochers tout là-bas ? C'est l'Italie !"

Pascal ferma les yeux. "L'Italie ? Ce navire allait sacrément vite !" pensa-t-il.

En pleine méditation, Pascal entendit des rires lointains, étouffés par le bruit des vagues s'écrasant sur le bateau. Puis, il entendit la voix d'un homme se faire de plus en plus proche : « Excusez-moi. »

Pascal reconnut aussitôt l'homme avec son fils, ceux qu'il avait entendu parler de la côte italienne quelques minutes plus tôt. Sans un mot, il se recula et, dans son mouvement, il sentit sa cuisse heurter quelque chose : un banc. Un banc, ici ? Face à cette mer et ces côtes ?

Soudainement, une pensée lui traversa l'esprit : cet endroit serait parfait pour commencer à lire.

Il sentit son cœur se remplir d'enthousiasme, comme un enfant à qui l'on aurait promis une infinité de bonbons. Ainsi, il se mit à marcher, presque à courir, avant de dévaler les quelques marches vers sa cabine. Il ouvrit sa valise, saisit un livre au hasard et s'empressa de regagner l'extérieur du bateau. Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il vit que le banc était désert ! Il s'y assit lentement et ouvrit son livre. En bon bibliophile, Pascal avait amené avec lui une dizaine de livres, dont plusieurs qu'il connaissait par cœur. Il aimait les relire, replonger dans l'histoire et anticiper une fin qu'il avait redécouverte tant de fois.

Et Pascal resta ainsi toute la journée. De temps à autres, il allumait une cigarette. Le médecin avait beau lui répéter que ses poumons ne tiendraient plus très longtemps, il n'avait pas renoncé à ce plaisir. Dans tous les cas, il pouvait sentir la mort s'approcher, et de plus en plus vite...

L'odeur du tabac, du vieux papier et de l'eau salée créaient une harmonie agréable, presque parfaite, qui emplit son nez jusqu'à la tombée de la nuit.

Ces trois dernières semaines, Pascal s'était créé une vraie routine.

Chaque matin, il déjeunait tout en échangeant quelques rires et conversations virtuelles avec ses copains. Ensuite, il prenait une douche froide, histoire d'être bien réveillé, et enfilait ses vêtements, avant de rejoindre ce banc, qu'il s'était approprié. Là, il pouvait dévorer des centaines de pages, sans jamais se lasser, en écoutant le doux bruit des vagues, qui agissait comme la bande-son dans un film. Ici, ce film aurait pu être la paix de Pascal.

Il ne parlait que très peu avec les autres passagers. En réalité, il ne voulait pas de réelle conversation avec eux.

Cette solitude était beaucoup plus agréable pour lui que la solitude qu'il avait connue à Paris. Pour la première fois depuis des années, il se sentait bien. Vraiment bien. Jusqu'à ce jour...

Pascal s'était réveillé avec d'importantes douleurs thoraciques et s'était senti beaucoup plus fatigué que d'habitude. Pourtant, il suivit sa routine comme si de rien n'était, jusqu'au banc, mais cette fois sans aucun livre, juste un paquet de Marlboro.

Au fur et à mesure de la journée, une forte toux s'installa en lui. Il fit semblant de l'ignorer, mais, au fond de lui, il le savait : ce jour serait le dernier.

Assis sur son banc, il observa un jeune couple s'embrassant tout en se prenant en photo. Une citation de Joseph Delteil, qu'il avait lue il y a quelques années, lui revint à l'esprit : "*Le premier baiser enivre*". Il se souvint alors de sa rencontre avec son épouse, ainsi que de leur premier baiser, il y a près de quarante ans. En même temps, les images de quelques souvenirs partagés avec ses amis lui revinrent à l'esprit. Ces souvenirs lui arrachèrent quelques larmes.

Comme pour calmer sa tristesse, il alluma une cigarette. La fumée le frappa de plein fouet, à cause du mistral marin, alors que le DJ du bateau lança une de ses musiques préférées : Father And Son, de Cat Stevens.

Alors que le soleil s'effaçait sur la mer et que le ciel légèrement nuageux commençait à s'assombrir, Pascal se laissa emporter, peut-être par la musique, par la beauté du paysage qui s'offrait à lui ou par la mort, qui s'apprêtait à le faucher.

Il écrasa sa cigarette avec son pied et prit le temps de contempler une dernière fois la beauté de la Méditerranée et les nuances de rose et d'orange qui s'épandaient sur le ciel, alors que la voix de Cat Stevens prononçait les derniers mots de sa chanson, qui semblaient avoir été écrits pour Pascal: "*I know i have to go.*"...